

## Narcisse Marchand – Nouvelle-Écosse / Nova Scotia

Narcisse Marchand est né en 1903 à l'île Madame, une île qui est située au sud de l'île du Cap-Breton, à laquelle elle est reliée par une chaussée. Comme beaucoup de communautés sur la côte Atlantique de la Nouvelle-Écosse, l'île Madame était jadis un lieu de pêche et de commerce maritime, mais son économie avait connu un déclin à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, provoquant l'exode de sa population. Comme beaucoup d'hommes de sa génération, Narcisse Marchand est parti jeune de chez lui pour travailler aux États-Unis et en Ontario. Son témoignage est dominé par les expériences qu'il a vécues sur les chantiers de travail à Welland, Ontario et dans l'État de New York.

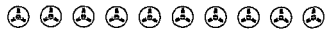
Narcisse Marchand était à la fois nationaliste acadien et militant socialiste. En plus de raconter ses expériences personnelles, son témoignage fait donc aussi allusion à sa vision de l'histoire et de la politique. L'entrevue de Narcisse Marchand a été réalisée en 1980 par Jocelyne Marchand. Elle est déposée dans la collection Jocelyne Marchand au Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton. Dans le texte qui suit, on peut apprécier le savoureux parler acadien de la Nouvelle-Écosse.

\*\*\*\*\*

Narcisse Marchand was born in 1903 on Isle Madame, which is situated south of Cape Breton Island, to which it is linked by a causeway and bridges. Like many communities on the Atlantic coast of Nova Scotia, Isle Madame was in the past a fishing and shipping centre, but its economy declined towards the end of the Nineteenth Century, prompting many residents to leave. Like many young men in the early decades of the Twentieth Century, Narcisse Marchand left home young to work in the United States and Ontario, before eventually returning to his home community. His life

story is filled with accounts of his experiences at work in Welland, Ontario, and in the State of New York.

Narcisse Marchand was both an Acadian nationalist and a militant socialist. In his account of his experiences, he often expresses his personal views on history and politics. The following text is taken from the Jocelyne Marchand collection deposited in the *Université de Moncton's Centre d'études acadiennes*. In the transcription, we have attempted to maintain the beauty of the French language as spoken by Nova Scotia Acadians.



N.M. – Ma grand-mère appartenait des Îles-de-la-Madeleine.

C'était une Boudreau. Elle est venue au monde au Havre-Aubert. J'ai été voir ça i' y a dix ans de ça. J'ai été voir où c'est qu'elle avait venu au monde. Je voulais voir son baptistère, le prêtre s'adonnait pas là, mais je rencontrais un père Boudreau au Havre-aux-Maisons. C'était un paroissien. Puis je fus 'i parler. Ça fait i' me dit, i' me contit toute l'histoire. I' avient venu au monde ici à la... dans le chemin de la grand'digue. Pis il y avait encore des difficultés entre les Anglais pis les Français entre z-eux pis i' pensient peut-être qu'i' alliont encore être dispersés ou ben tués. I' s'aviont fait une petite manière de, de petite barque qu'i' aviont bâti là, pis i' s'aviont tout été aux Îles-de-la-Madeleine pour essayer à enlever à cause de ces affaires-là.

J.M. – Pis la famille des Marchand d'où est-ce que ça vient, ça ?

N.M. – Ah, aussi loin qu'on a pu voir, comme papa m'a dit, on est la descendance de Louisbourg. I' m'a dit que son grand, grand-père, son grand-père à papa s'appellait Benjamin Marchand, ben c'est le plus loin que je peux aller. Ben aussi loin que mon... mon père m'a dit, i' dit qu'ils aviont logé sur la grande pointe quand tu vas sortir, tu verras, i' appelliont ça la pointe des Renflots, la pointe, le *breakwater* qu'i' y a là. Pis i' dit qu'i' s'aviont fait, ben sûr, dans ce temps-là, une cabane avec des pièces, pièces sur pièces. I' dit c'était des Indiens qui les avaient aidé à survivre. I' aviont pas... i' aviont rien... Les femmes aviont toutes été tuées à Louisbourg, les

enfants, pis tout le reste. Pis ça c'est la franche vérité ! I' y a pas d'enfants qu'auraient existé à Louisbourg, i' ont tout tué ça avec des sabres, partout.

J.M. – Mais quand t'étais jeune toi, on parlait-tu beaucoup de l'histoire acadienne ou l'histoire des familles, la descendance ?

N.M. – Ah oui, ah oui, ah oui. C'était ça qu'i' parliont beaucoup. C'est pour ça que ça a jamais été perdu. Louisdale, ça c'est toute ma parenté qu'est là-dedans. C'était des Samson et des Marchand. I se sont établis là il y a cent vingt-cinq ans de ça. Le vieux Jean-Marie Marchand, son nom était. Ça aurait été un oncle à mon grand-père Marchand, le vieux Dominique Marchand. Et pis, le Samson qui était avec lui, c'était la parenté à ma mère. Ma mère était une Samson. Et les Jauffret est de ma parenté aussi. Les Jeffrey's, c'est des Jauffret. Leur grand, grand-père venait de France. I' avait venu sur un bateau de guerre. I' avait été au séminaire pour devenir prêtre. Pis i' avait laissé le séminaire et puis i' avait *jumpé* le bâtiment de guerre de France pour s'en venir trouver les Acadiens ici. Pis, c'était lui le seul qui pouvait les instruire, leur parler en français, leur montrer le français. I' aviont tout perdu leurs livres. I aviont plus rien pour s'instruire. Pis i' avait marié une Marchand qui s'adonnait être une tante à mon grand, grand-père Marchand. I' parliont le français, mais i' aviont rien pour écrire, i' aviont rien pour lire.

J.M. – I' y a quelqu'un qui m'a dit aussi que dans les 1917 ou quelque chose, qu'i' y avait eu une grosse *flu* icite, qui avait tué beaucoup de monde ?

N.M. – Ah, je me rappelle bien de ça. En dix-huit, hein.

J.M. – En 1918.

N.M. – Ah, i' y en avait à l'alentour de onze dans le cimetièrre qu'ils ne pouvaient pas enterrer, i' mouriont trop vite. Puis mon défunt père, c'est lui pis Rémi Boudreau faisaient attention aux malades. Personne pouvait aller dehors. C'est-à-dire ceux-là qui avaient ça, une fièvre terrible. I' y avait un gars qui travaillait avec moi, Jim C. Benoit, un gros homme, on travaillait, on était après... charger une goélette de Gloucester, du poisson salé de su' Comeau, là — i' tombit malade comme aujourd'hui, pis deux jours après i' était mort. Ça c'était le commencement. C'était le premier qui mourit. Dans la pointe, i' y avait deux enfants qu'i' trouvirent en arrière du

poêle morts. Les parents pouvaient pas ben, ben les soigner. I' étiont là tout au lit, pis i' pouviot pas se lever debout. Ils n'en charirent 3-4 morts dans cette maison-là. Puis c'était tout mon père pis Rémi Boudreau qui chariiont. Faire des boîtes. Moi je fus soigner aux Petites-Anses. Ma soeur était là, malade, pis elle attendait un enfant. Elle attrapit pas la *flu* elle, mais elle attendait un enfant. I' attrapirent la *flu* mais pas moi. Ils étiont tout malade. I' y avait deux chevaux dans la grange, i' y avait des vaches, pis tout malade !

Pis c'est moi qui faisait attention à tout ça. Ça fait, dans la nuit tu savais pas qui ce que c'est qui allait appeler pour le prêtre, pis le prêtre des fois il aimait pas beaucoup, mêmeement il commençait à être pris de peur lui aussi à donner les derniers saints sacrements.

J.M. – Où c'est que t'es né, droit au Petit-de-Grat ?

N.M. – Ah oui, sur l'autre bord où ce que Nazaire Samson reste, là.

J.M. – C'était-tu une grosse famille ?

N.M. – Neuf garçons, quatre filles ! La maison à mon grand-père Marchand est encore ...encore deboute !

J.M. – Vous étiez treize dans la famille comme ça ? T'as-tu été à l'école quand t'étais jeune ?

N.M. – J'ai été à l'école jusqu'en grade quatre. Pis là on a été obligé d'abandonner.

J.M. – Étiez-vous enseignés en français ou en anglais dans ce temps-là ?

N.M. – En français, pis en anglais. C'est-à-dire, on commençait le français pis ensuite on prenait l'anglais. I' y avait deux classes. Su' la fin, i' y avait seulement qu'une classe. On était à l'entour de quatre-vingt enfants avec une maîtresse, ça fait c'est pour ça j'ai abandonné. Elle pouvait pas faire le travail, c'était impossible, quatre-vingt enfants. I' aviont ôté une autre classe.

J.M. – Comment ça ce fait qu'i' y avait rien qu'un professeur pour tous ces enfants-là ?

N.M. – Ben, i' pouviot plus payer les maîtresses d'école, pis i' eux donniont rien ! [rire] Ça fait c'est de même ça s'est s'arrivé.

J.M. – C'était-tu des religieuses qui vous enseignaient ce temps-là ?

N.M. – Non, non des filles d'alentours. I' vouliant que je tenais à l'école, ben j'ai dis i' y a pas de bon sens, onze ans. J'avais onze ans je pense. Tu te levais la main pour une question, pis i' y avait pas de réponse, c'était impossible ! Je crois, c'était quatre-vingt-huit enfants qu'elle avait. C'est de même. Ça m'a découragé.

Ensuite, à l'âge de douze ans, j'étais à la pêche. Puis à treize ans, c'était moi qui naviguais les petits canots, qu'on appelle ici, pis on allait au large, au hadèque, le printemps surtout, puis le hadèque i' y en avait tant que t'en voulais ! I' y avait mon frère qu'était plus jeune que moi, pis mon père s'en venait malade le matin. I' dit : « Pourrais-tu prendre charge du canot pour aller à la pêche ? — Ah, j'ai dit, oui ! » Ça fait i' me dit quoi faire quand qu'on arrivera au large et puis aller chercher de la bouette au bout du Cap Auguet. Et puis, je dis à mon petit frère : « Suis les *trawls*, puis je marcherai chercher de la bouette. » On a pris vingt-trois cent hadèque de côte cette journée-là ! Ça c'est pas un mensonge ! Toute venait su' l'eau. I' y en avait qu'en avaient pris vingt-huit cent de côte. Sais-tu comment-ce qu'on' avait ? C'était à la pièce, on vendait pas ça à la livre ! Des gros aiglefins comme on dit en français, deux *cents* et demi la pièce ! Ça fait, j'ai fait ça jusqu'à l'âge de dix-huit ans, dix-neuf. La dernière année j'ai fait la pêche j'étais quatre-vingt-cinq piastres dans le trou ! I' y avait plus de prix pour le poisson en 1922 ! Ça, i' ont ruiné tous les pêcheurs, tous découragés en maudit hein ?

J.M. – Comment se fait que vous aviez plus de prix pour votre poisson ?

N.M. – Oui, mais les compagnies aviont mêmement le choix du poisson, pis tout le restant était jeté à la mer ! Le hareng, comme les Loggie, hein. I' faut du hareng, du gros hareng, soixante-quinze *cents* le cent. Pis le moyen hareng était jeté à l'eau. Tout était de la grosse crédit. I' aviont un choix, un choix extraordinaire, ben i payiont rien pour. Ça fait on était là, hein ! Si on avait pas planté, pis des moutons, pis des vaches, on aurait tous crevé ! [rire]

J.M. – Explique-moi donc une journée typique quand t'allais à la pêche avec ton père.

N.M. – Pour c'tte pêche-ici, ici dans les entourages, tu partais alentour de cinq à six. Mais si tu faisais la pêche comme dans l'hiver, tu partais à deux heures le matin.

J.M. – Pis comment loin vous alliez ?

N.M. – On allait un beau quinze milles. On allait à travers de Grand River, là-bas dans l'est... C'était pas moins de dix à quinze, la distance. Dans ce temps-là c'était dans les doris.

Ah, c'était une *hard job*. C'était pas des *fun*, là. Pour ça, ça m'a découragé, surtout la dernière année, j'avais quatre-vingt-cinq piastres. Le poisson, le *swordfish* avait tombé à cinq *cents* la livre. La morue, tu pouvais pas la vendre ni sec, ni aucune manière, i' la vouliant pas ! I' y en avait pas... Je dirais trois *cents* la livre pour la morue sec, pis malaisée à vendre ! I' y en a qui l'auraient seulement gardée pour la vendre dans le printemps. I' y en a, à Halifax qui l'a achetée, mais pas trop cher.

J.M. – Comme ça, t'as venu pas mal découragé pis t'as décidé que tu voulais plus être pêcheur ?

N.M. – Non, j'aimais ça ! Ah j'aimais ça, c'est de quoi qu'était vraiment intéressant, ben quand tu pêches pour rien, hein ? Pas moyen d'acheter des souliers [rire]. Encore on plantait, pis on allait chercher du bois pour se chauffer, le reste, hein ? Tout le monde ici, c'était la même chose. I' y avait pas de riches, c'était tous des pauvres. Ben à c'tte heure, avant ça, c'était encore pire [rire]. Dans le temps des Jersiais c'était *one for me, one for you and me another one* [rire]. Ah c'était pas aisé. On a passé à travers, mais i' y a beaucoup de monde qui s'en a été.

J.M. – Où-ce qu'i' ont été, ce monde-là ?

N.M. – Ah, beaucoup dans les différentes parties des États-Unis. I' y en a partout, i' y en a dans *Louisiana*, i' y en a, i' y en a à *California*, plusieurs familles. Pis dans Boston à l'entour de Massachusetts, Gloucester, pis d'Ontario, dans la province de Québec. Pas beaucoup dans la province de Québec, la province de Québec payait pas grands gages non plus.

J.M. – Pis toi, t'as-tu été aux États ?

N.M. – J'ai resté dix-neuf ans là. Je suis rentré aux États dans 1923. I' y en avait sept qui traversaient le pont à Niagara Falls, pis i' aviont tous été retournés, pis j'étais tout seul, ils me dirent : « *Where are you going ?* » J'ai dit : « *I'm going to try to get in Buffalo, New York. — Don't try !* » Essaye pas, parce que c'est impossible. « *We were all turned back.* » On était tous retournés. Ben, j'ai dit : « *That's your hard luck, j'ai dit, I have to try my own luck.* » Ça fait, j'arrivis là,

pis j'y dis d'où-ce que je venais, pis i' saviont dans mon expression j'étais français. « *Ah, I see that you're a French Acadian.* » J'ai dit : « *Yes.* » I' a dit : « *Where are you bound to ?* » J'ai dit : « *I would like to go Buffalo, New York.* » Ben, i' dit : « I' y a pas de trouble. » [rire]. I' me dit, i' dit : « I' y a du travail en masse. » Pis i' a demandé quelques questions. I' dit : « Je te souhaite de la chance. » Ça coutait huit piastres pour rentrer, et puis mon portrait, et puis ma mesure, ma couleur et le reste — pas de difficulté pas en toute !

J.M. – Comment ça se fait qu'i' avaient été là-bas à Niagara pour aller aux États ?

N.M. – J'avais été à Ste-Catherine, Ontario à la *Welland Canal*. Mon frère était cuisinier dans une *camp*. I' faisait des beaux gages, à l'entour de cent cinquante, dans ce temps-là, c'était lui qu'était chef. Pis i' m'avait demandé pour aller avec lui. Mais i' avait pas de *job* pour moi quand j'arrivé là, c'est-à-dire dans la *camp*. Ça fait ma seule manière, c'était pour aller travailler dans le canal. Pis quand je fus au canal, pis quand je vus la condition des travaillants i' y avait là, ah je dis : « Non, j'ai dit, le printemps est arrivé, pis j'ai dit, l'herbe pousse, j'ai dit, j'ai parti de chez-nous misérable, pis je m'en va pas être venu plus misérable icite. » J'ai dit : « Je vas pas là. »

Ça fait j'arrivis à la *camp*, pis j'ai dit à Léonard, mon frère, j'ai dit : « J'aimerais mieux marcher chez nous d'ici que d'aller là. » J'ai dit : « Souffrir d'un bord, crever de l'autre, j'ai dit, ceci ça fait plus de bon sens ! trente-cinq *cents* l'heure, dix *cents* par jour dans la vase jusqu'à là dans le *Welland*. » I' y en a qu'a mouri icite qui étaient forts comme des géants, pis i' ont crevé à l'âge 45, 47, 50. I' étiont fini ! C'était pas *fit* au diable. Les conditions étaient terribles, terribles !

J.M. – Pis t'as pas duré là, t'as pas *toughé* là longtemps comme ça ?

N.M. – J'ai resté trois semaines !

J'ai eu une *job*, un *cook helper*. I' y avait cent quarante-cinq hommes qui restaient, qui pensionnaient là. J'avais soixante dix-neuf piastres par mois. Fallit je me levis à cinq heures le matin, pis à dix heures le soir ton travail était pas encore fini ! Fallit tu fourbis toutes ces tables-là, i' y en avait douze, sans compter les *boss* qu'avaient un autre douze à quinze su' le fin. Pis on était seulement que deux, pour *waiter* pour cent cinquante à cent soixante personnes. Ça fait de soir, j'étais après fumer une

cigarette, ah, à l'entour de neuf heures, pis la femme du *boss* a venu. Elle dit, elle dit : « Fumer des cigarettes, elle dit, le temps que tu travailles, elle dit, mon mari i' a dit qu'i' aimait pas ça. » Ben j' i' dis : « Dis à ton mari que demain matin je m'en vas ! *If I have to work in Hell, all my lifetime, j'ai dit, I'm going to see where I can get somewhere, where I can find anything better.* » Ah, elle dit : « *He didn't mean that.* » Ben, j'ai dit : « Demain matin, *it's all it, from 5 o'clock to 10 o'clock at night, seven days a week, j'ai dit, forget it.* »

Pis comme de fait, le lendemain matin i' m'a fait mon chèque, je crois que j'ai eu à l'entour de soixante-dix piastres [rire]. Ça fait, toujours c'est dans ce temps-là j'ai traversé aux États-Unis. Après c'était pas le diable de meilleur. Mais, c'était encore trente-sept cents à l'heure au *steel plant* à Buffalo.

Ben, toujours, j'avais des heures. Je travaillais le soir, c'était quatorze heures, le jour, dix heures.

Ça fait j'attrapis une *job*, ah c'était cent vingt-cinq piastres par mois ! Ça c'était des beaux gages pour dans ce temps-là. C'était une grosse *camp* qui avait été bâtie pour les soldats durant la guerre, puis c'était fait pour la *Donald Steel... Anna Coak Company*, pis i' y avait toutes, toutes des équipements étaient là-dedans. Un gros *boiler* pour chauffer ces bâtisses-là, pis tout était à la commodité. C'est là que je fus. J'ai resté là, ah, presque trois ans, pis c'est moi qu'a venu le *head*. J'étais le chef de toute l'affaire.

J.M. – Ah, tu faisais à manger là ? T'étais *cook* ?

N.M. – Oui, i' y en avait sept sous moi. Là, après ça, ça a fermé. Là, j'ai été *cook* dans un restaurant sur *Lower Main Street*. I' y avait de la boisson, *bootlegging* dans ce temps-là, pis j'étais bien payé. Ah, je me dis ceci, c'est pas... Je m'en vais chez-nous pour une vacance, ceci c'est pas *fit*. Je voyais que les gars étaient volés, ceux qui s'en venaient qui étaient *saouïls*, les matelots, les bateaux de sur les lacs qui s'en venaient, pis i' avient des chambres exprès pour les mettre dedans quand i' étiont *saouïls*. Quand i' se réveillaient ben sûr, i' avaient pas grand change de reste. Ben ça, j'ai dit à moi-même, « C'est fini. Je dis, la vie est trop courte, pis j'ai été misérable assez sans en mettre d'autres misérables ! » Ça fait ça, j'ai arrêté ça !



Quand j'ai travaillé sur le *dredge* ici, i' y avait, i' aviont ouvert un chenal ici, j'ai des portraits ici en haut. Ben, j'ai travaillé, j'ai resté ici, j'ai pensé j'allais seulement pour rester six mois ici. La première aperceance, j'étais ici presque huit mois. Alors j'ai dit je vas avoir une maudite belle *job* pour passer la ligne. Je m'en fus dans janvier, après les fêtes.

J.M. – Quelle année que ça serait ça ?

N.M. – C'était dans 1927, pis c'était *dull* aux États-Unis, justement avant la dépression, '26 ou '27. Pis quand j'ai arrivé à Buffalo, j'ai pu voir le même que je travaillais pour. *Anyway*. I' a dit : « Narcisse, i' dit, je te verrai pas *stuck*, i' dit, *you've been very good to me*, i' dit, je connais un de mes amis, i' dit, sur *New York Central Railroad*, pis i' dit, il a beaucoup d'*outfits*, pis i' dit, i' aurait peut-être besoin d'un *cook*, pis i' dit, je m'en vas l'appeler. »

Ça fait je pris la *job*. Pis j'étais droit au ras la gare de *New York Central*. Ça fait je restis là, je fus parti pour cinq semaines. Pis dans les cinq semaines j'ai eu une autre *job*. Je m'en fus au Lac [...]. Vois-tu, dans ce temps-là ça payait pas mal, là, j'avais cent quarante-trois piastres par mois. Là, je fus à [...] pis je m'adonnais bien avec tous les *boss* hein ? Ben i' y avait toutes sortes de nations qui envoyiont travailler sur les *railroads*. Ben, ça m'a donné une terrible de belle expérience. J'ai aimé c'tte vie-là parce que j'étais parmi tout, presque toutes nations, jusqu'à les *Mongolians* que j'ai donné à manger. Ah, c'est vrai, ça venait de partout !

J.M. – Comme ça, i' y avait du monde de partout. I' y avait-tu d'autres Acadiens avec vous, là ?

N.M. – Oui, i' y avait un Médée Boudreau ici. I' travaillait avec moi. Ah i' y en avait plusieurs, toute Louisdale était à Buffalo presque ! [rire] I' aviont, i' travailliont tout au, à, *Welland Canal* pis i' aviont tout laissé — quand i' m'aviont vu j'avais rentré moi aussi aisé — i' aviont tout laissé, pis tout venu à Buffalo *the whole bunch* ! Ah, je suis sûr qu'i y en avait une soixantaine, comme i' faut ! Du Petit-de-Grat, de Louisdale et de West Arichat, ah i' y en avait une poignée !

I' étiont quatre, quatre français qui travaillaient ensemble. On était sept en tout, 7-8 sur cent soixante, cent cinquante, pis on avait pas de commodités, on avait pas de... On avait deux grands maudits de poêles. I' appelliont ça des *French range* avec deux

fourneaux chaque, pis i' étions collés ensemble, tous les deux. Pour faire des crêpes le matin, ça prenait des grands maudites bailles à laver [rire]. Pis dans ce temps-là, t'avais pas de machines qui coupaient toutes les affaires comme tu as à c'tte heure.

J'avais donné ma *job* à Léonard Marchand, mon frère. I' s'en avait venu durant la *Depression*, ah, tandis j'y pense. Et puis pas de *job* ! I' avait 5-6 enfants pis i' était là, tout décomforté, pis tu pouvais pas acheter une *job* comment t'aurais eu dix piastres. I' y en avait pas à acheter, i' y en avait pas ! C'était du *bankrupt* ici pis du *bankrupt* là. Moi j'ai vu des sur Senaca Street, c'était pas bien loin de Broadway. I' y avait pas un maudit *store* qui était ouvert. *Everything was all closed tight. That was the depression days*, pis c'était une *depression*. On pouvait acheter une livre de baloney pour dix *cents*.

J.M. – Si tu avais dix *cents* !

N.M. – Si tu avais dix *cents*. Ah le monde était, i' y avait du monde qui restait sur les *dumps*, et puis un pays si riche puis avoir une pareille maudite pauvreté, ça faisait mal au coeur. Ça fait... le temps j'étais, tandis j'y pense, le temps que j'étais à Gardenville, New York sur cette *job* icite, la dépression était si fort que le monde commençait à se révolter contre les Canadiens anglais ou français qui travaillaient aux États-Unis sans avoir de papiers. Fallit qu'i' furent des *American citizen*. Un après-midi, trois officiers qui rentrent. Je savais que ça venait. Je les regarde : « *Good day.* » Pis là, j'ai dit bonjour, pis là, ils me dirent qu'est-ce que c'est qui voulient. I' dirent : « *There is a lot of complaints, the people that are not American citizens and they are taking the American jobs.* » J'ai dit : « *Yes, j'ai dit, probably so, but, j'ai dit, I am not ready to take my American citizenship paper, j'ai dit, I was born in North America and that makes me a North American citizen.* » Ben toujours, je m'arrangis comme ça [rire]. Après ça, j'ai donné ma *job* à Léonard.

J.M. – Ça, c'était ta *job* sur le train là, le *New York Central* ?

N.M. – *New York Central*. Pis ensuite de ça, moi je m'en fus. Ah i' y avait pas de *job*.

Après, j'ai tombé malade. Je tombais partout, pis j'avais peur que quelque chose arrivit, là, tu sais ce que je veux dire, parce que j'aurais pu attraper ces faiblesses-là, pis si j'allais en ville pis ça me

tappait, fallit que je m'assise sur le bord du trottoir, on va dire là, en attendant que ça passit. Les réflexions étaient extraordinaires, je peux pas expliquer ça. Toujours, j'ai été obligé de m'en venir, là-dessus.

Pis j'étais si longtemps ici, j'ai dit à moi-même, ça fait plus d'affaire commencer à aller à Buffalo davantage. Pis je me *trustais* plus là, tu sais, je veux dire là, j'étais... Fait je dis à moi-même, la seule chose qu'i y a c'est ma pension de *New York Central*, hein.

J.M. – Ah, tu avais une pension d'eux-autres ?

N.M. – Ben, j'en aurais eu si j'aurais resté encore dix ans, hein ? À trente ans tu avais une pension. Ben, là je me décidis, de rester *cook*.

Ça fait, je m'en fus à Mulgrave pour une *job*. Ça fait, le temps que j'étais à Mulgrave, i' y avait W.N. McDonald de Sydney qui avait des *boats*. I' en avait 3-4 qui voyageaient de Mulgrave à Arichat, Canso. Un petit jeune gars, par le nom de Flemming, de Canso, est venu me trouver. I' avait entendu parler que j'étais dans les entourages, pis que j'étais *cook*, pis i' est venu me trouver voir si je voulais aller. I' vouliant un *cook*. Le *boat* s'appelait [...]. Une *yacht*, c'était une *yacht* un temps hein, i' aviont acheté ça, ça avait été saisi.

J.M. – Ah oui !

N.M. – Par les *bootleggers* à l'alentour de Long Island, New York. Pis McDonald avait acheté ça pour *sing song*, hein. C'était *tighé up* en quelque part dans le Massachusetts. *Anyway*, c'était un vieux capitaine d'Arichat qui allait les chercher, un Boudreau, capitaine Boudreau. Tous ces capitaines ici qu'i' y avait dans les entourages avaient pas de papiers, mais lui i' avait un *deep sea captain paper*. Ben là je fus à soixante-quinze piastres par mois.

Ben, j'ai dit si vous voulez me prendre, ça serait un commencement ! [rire]. Ça fait, je fus là un an, une matinée je fus à l'office, je dis à W.N., je dis attends : « *There's a lot of work*, j' 'i dis, *on this boat*, j' 'i dis, *all the passengers and so on*, je dis, *the meals and everything*, j' 'i dis, *seventy five dollars a month*, j'ai dit, *even though...*, j'ai dit, *I can not survive with that*, j'ai dit, *I want at least one hundred dollars right now*. » Ah, i' dit : « *All right*. » Cent piastres ! Je le fis monter à cent cinquante piastres avant que je laissis [rire].

J.M. – Quelle sorte de bateau que c'était ? Qu'est-ce que... C'est-tu un bateau qui prenait de la marchandise ?

N.M. – Oui, oui, ah oui, i' prenait toute le *freight* de Mulgrave, pis les passagers d'Arichat allaient, allaient tous su' le bateau, allaient prendre le train à Mulgrave. Ça c'était le, le *real communication* qu'on avait ici sur l'île Madame. Ça venait de partout ; de Descousse, de Poirierville, tous les voyageurs venaient tous sur le bateau.

J.M. – Comme ça toi, tu restais sur le bateau, hein ?

N.M. – Ah oui, ben tu t'en venais à tous les deux semaines. Une semaine tu restais à Canso, pis l'autre semaine tu t'en venais. Ben c'était pas trop pire.

Ben toujours, i' y avait une élection qui venait, CCF. Pis i' y a un de mes amis qui s'en est venu à moi... J'étais pas trop content de ma *job*, ça commençait à peser. I' dit : « Narcisse, i' dit, j'ai entendu dire que tu parlais beaucoup CCF, pis i' dit, tu pourrais perdre ta *job*. » J'ai dit : « Que le diable vienne chercher ma *job* tout de suite, pis j'ai dit, du même temps, i' va chercher un *cook*, j'ai dit, i' va sûrement pas me changer de parler. » Deux jours après, je laissis, je laissis ça.

J.M. – Ben, d'où est-ce... comment ça se fait que tu parlais du CCF ? Où c'est que ça t'avais rentré dans la tête ça ? Où c'est que tu avais entendu parler du CCF ?

N.M. – Ben, j'étais *socialist* depuis le temps de la dépression, hein, pis i' y avait un *CCF Movement* qui venait on, hein. Puis i' y avait un frère à Paul Doyle qui était pour *runner* pour le CCF, ça fait, je votai pour lui. Ça fait, j' i' dit ça. Je laissis le *boat* par rapport à ça. J'ai dit : « Je m'en vas avoir ma liberté de parler comme je veux. Que le diable enlève ça. » [rire]. Ça fait, je laissis ma *job* !

J.M. – C'est en quelle année que ça serait ça ?

N.M. – C'est alentour de... '45, '46. Ah, je veux dire, oui. Ensuite de ça, je dis à moi-même on va avoir une belle... i' m'appeliont tous le communiste partout. Narcisse Marchand sur la butte, c'est un communiste ! [rire].

J.M. – I' y avait pas grands autres personnes comme par icite, comme ça qui étaient socialistes ?

- N.M. – Oui on en... On en avait eu cinquante-six [rire].
- J.M. – Cinquante-six votes ?
- N.M. – Oui, cinquante-six [rire]. Ah, i' étaient tous étonnés, là, pis i' disaient c'était moi qui était le *leader* !
- J.M. – Oui, cinquante-six votes c'est quelque chose dans le temps, hein ?
- N.M. – Ah ben, je pense ben, hein.
- J.M. – Puis tout le reste du monde votait libéral.
- N.M. – Oui, ah, libéral, libéral ou conservateur. Ben toujours, je dis à moi-même [...]. C'est la meilleure chose j'avais pas fait ça. Qui ce qui est venu qui marchit sur le chemin une journée, i' cherchait pour un *cook*, c'était le *Department of Mines and Resources*, la meilleure *job* j'ai jamais eu de ma vie. Neuf piastres par jour dans ce temps-là, c'était fameux, hein. Pour aller à *Mulgrave*. Je restis avec z-eux cinq ans, toutes les dépenses payées. Je travaillais alentour de six mois. J'en faisais assez parce que j'avais deux vaches, j'avais des poules. J'en avais assez, i' y en avait pire. Ben toujours, quand que la *job* finissit, i' voulurent que je fus avec z-eux dans les ouest. Je voulais pas y aller.
- J.M. – Ça c'est avec *Mines and Resources* ?
- N.M. – *Yea* ! Ah, ça c'est une bonne expérience. J'avais aimé ça c'était tous des *collegians* pis tous des gars qu'allaient pour des professions. Après ça, j'ai été sur le CNR. Pis ces gars-là qui étaient avec moi là, i' saviont que j'étais NDP, i' dit : « *You have the right track. Some day it will come.* » [rire]. Tous des jeunes gars *full of life*.
- J.M. – Quand tu as laissé *Mines and Resources* qu'est-ce que tu as fait, tu as été au CNR ?
- N.M. – Après ça, j'ai été sur le CNR.
- J.M. – *Cook* encore, étais-tu *cook* ?
- N.M. – Oui.
- J.M. – As-tu été là longtemps ?
- N.M. – Cinq ans. Ça, ça a fini après ça.
- J.M. – Comme ça tu as travaillé pas mal partout hein ?
- N.M. – Ah oui. J'ai aimé la vie, c'est pas tout *sunshine* mais c'est une vie si tu sais la prendre.
- J.M. – Si tu sais la prendre, oui.

- N.M. – Ben, ce qui fait une personne, si tu, tu vas avoir toutes sortes de petits difficultés, pis si tu, si tu te gênes pas, ça se passe, pis t'as les meilleurs amis du monde. Si tu te tires en l'air pour toutes des petites choses, ça fait pas !
- J.M. – Ça c'est la philosophie à Narcisse, ça.
- N.M. – Non, mais c'est vrai, comment qu'une personne me ferait beaucoup de mal, pis i' venait me trouver pis i' aurait pas un *cent* pis mourir de faim, j'y donnerais cinq piastres si je l'avais. Si tu tiens des rancunes, pis en guerre... Tu peux toujours trouver quelque chose si tu veux avoir la querelle et puis des difficultés envers le monde, c'est tout simple. Mais jusqu'à c'tte heure, je remercie le bon Dieu, j'ai pas de mauvais amis. Pas que je sais.
- J.M. – Pas que tu sais. Ils sont bien cachés, hein ?
- N.M. – Non, ceux-là que tu as c'est du monde qui haït tout le monde, hein, pis ils sont bien peu... Dans la vie... quand que tu es jeune, ben sûr, tu passes en travers de quelque chose. Ben j'ai été chanceux, moi je trouve, j'ai jamais pâti. On a eu deux enfants, on a pu les envoyer aux écoles.
- J.M. – Quand est-ce que tu t'as marié dans toute cette histoire-là ?
- N.M. – Ah ! je m'ai marié dans '44.
- J.M. – Dans '44. Tu travaillais sur le bateau là, à Mulgrave ce temps-là ?
- N.M. – Non, non, j'étais à Buffalo, New York !
- J.M. – Descendu à Buffalo ?
- N.M. – Oui.
- J.M. – Puis la femme que vous avez mariée ?
- N.M. – Elle a venu à Buffalo. Elle restait ici.
- J.M. – C'était une femme d'ici ?
- N.M. – Oui, oui, une Fougère.
- J.M. – Où c'est que vous avez eu la chance de la connaître, si vous étiez à Buffalo, tout ce temps-là ?
- N.M. – Ah ben, on était presque la même âge, hein ? On était élevé ensemble.
- J.M. – Ça fait vous vous êtes mariés, pis vous avez été à Buffalo, pis pas longtemps après vous avez revenu.

- N.M. – Elle a venu elle aussi à Buffalo. Elle a venu 3-4 coups à Buffalo passer des vacances, rester là, pis après ça s'en venir. J'avais acheté cette maison ici dans '28.
- J.M. – Mais avec tout l'ouvrage que tu as fait icite et là, ta femme était seule souvent comme ça, hein ? Elle restait toute seule souvent, toi tu t'en allais travailler ailleurs.
- N.M. – Ah non, maman pis papa restaient ici. J'avions laissé avoir la maison à Clémence, à ma soeur, où est-ce que Nazaire est, là, pis z-eux avaient venu rester ici. I' ont mouru avec moi.